

LUC GESLAIN

L'AFICIONADO

THRILLER

-NANTES-

Marco Delpierrot immergé au plus profond de ses pensées les plus impénétrables soupira longuement. Un soupir interminable, aussi long que les épanchements d'une baudruche qui n'en finit pas de se dégonfler. Un soupir qui ne parvenait pas à expulser de ses poumons tout l'air vicié qui empoisonnait lentement son organisme. Un soupir qui en aurait dit long s'il y avait eu quelqu'un pour l'entendre. Mais il était seul dans son bureau de la brigade d'intervention de Nantes, comme il était seul dans cette foutue vie, sans femme ni enfants, avec pour seul compagnon un chat. Occasionnellement, quelques relations de travail s'efforçaient bien de combler le vide abyssal qu'était devenue son existence. Comme bon nombre de célibataires endurcis, il s'abandonnait de temps à autre dans les bras d'amoureuses sans lendemain glanées sur la toile au hasard des soirs de déprime. Rien de sérieux, juste le temps que « le corps exulte », comme fredonnait le grand Jacques dans la chanson des « Vieux amants ». Un désert froid, aride et sans âme, voilà à quoi ressemblait son existence aux portes de la cinquantaine. A bien y réfléchir, même si la rumeur et les médias avaient fait de lui une sorte de « superflic », il n'était pas si différent de ses collègues. Dans moins de dix ans,

comme tous les anciens qu'il avait croisés, il prendra sa retraite et se sentira bien inutile devant sa télé, après trente ans de bons et loyaux services. Exclue de la « grande famille » par la force des choses, les baroudeurs comme les simples flics de quartier chutaient pour la plupart, dans le même abîme sans fond. Plongés dans un univers lisse et insipide, ils en venaient insidieusement à remettre en question tous les fondamentaux de leur métier. L'absence de galères quotidiennes et de nuits trop courtes leur faisaient presque envier l'existence insouciante des truands qu'ils avaient toujours pourchassés.

Si ses méthodes de travail parfois discutables n'avaient pas toujours fait l'unanimité, Delpierrot avait été récompensé bien au-delà de ses espérances les plus folles et reconnu professionnellement par ses pairs pour l'exemplarité de ses vingt-cinq années de lutte contre le banditisme. Après avoir démarré tout en bas de l'échelle, il en était arrivé à ce qu'il considérait comme « l'Anapurna », le point culminant qu'il s'était fixé quand il n'était qu'un gendarme débutant. Les derniers échelons ne l'intéressaient pas : ils l'auraient installé à des postes où la partie se joue davantage sur un plan politique, loin du terrain, loin de la traque des criminels. Il ne se sentait pas l'âme d'un carriériste et encore moins celle d'un bureaucrate.

Après avoir fait ses preuves en menant la vie dure à la pègre lyonnaise, il avait été récompensé de ses efforts par un grade de capitaine. Muté par la suite à la brigade d'intervention de Nantes, il était devenu en moins de temps qu'il ne faut pour le dire le bras droit de Jean-Marc Rivalin qui dirigeait le service de main de maître depuis plusieurs années, brûlant ainsi la politesse à une multitude de prétendants au titre. Riva avait tout de suite flairé que Delpierrot était doté de ce truc indéfinissable qui caractérise les grands flics et que les autres n'auront jamais !

Il lui avait alors offert la possibilité de montrer ce qu'il avait dans le ventre en l'envoyant prêter main-forte au brigadier Le Rouzic

sur une affaire complexe de meurtres en série ; où les cadavres succédaient aux cadavres sans que la maréchaussée ne puisse appréhender le coupable.

Là où les pandores pataugeaient lamentablement depuis des semaines, son talent d'enquêteur de terrain, son flair et sa motivation, avaient une fois de plus fait merveille. Seul bémol à ce parcours brillant, au moment de mettre le forcené hors d'état de nuire, son adjointe Gina Barella avait été contrainte de faire parler la poudre et d'abattre le tueur pour lui sauver la vie.

Cette enquête et son issue largement médiatisées leur avait permis d'accéder l'un et l'autre à des promotions bien méritées. Barella avait été élevée au grade de capitaine de gendarmerie et lui-même promu commandant.

Au cours d'une cérémonie en grand apparat, c'est le directeur général de la gendarmerie nationale en personne qui avait épinglé ces nouveaux galons sur leurs tenues de prestige, et Jean-Marc Rivalin, leur chef à tous les deux, avait été désigné d'office pour la corvée du discours. Ce laïus soporifique censé relater avec des mots appropriés ce que tout le monde savait déjà sur les deux récipiendaires. Plus à l'aise dans une interpellation que derrière un microphone, Rivalin écourta le baratin et profita de l'aubaine pour s'adresser de vive voix à ses supérieurs réunis pour l'occasion. Tout en pointant le doigt vers le micro, il déclara :

— Mon général, messieurs les officiers, veuillez excuser mon impertinence, mais je vais profiter de cet outil de communication pour vous informer de mon intention de prendre, dès le mois prochain, ma retraite anticipée pour convenances personnelles...

Pour détendre l'atmosphère pesante, il ajouta en souriant :

— Sachez que ma décision est irrévocable et que même une promotion au poste de ministre des armées ne pourrait en aucun cas me faire changer d'avis !

Le général d'armée Edgard de la Lizardière sourit en entendant ces propos :

— Vous à la retraite commandant Rivalin ! Elle est bien bonne, celle-là ! Mais voyez-vous, je n’y crois pas un seul instant ! Et vous Delpierrot, qu’est-ce que cela vous suggère ?

Delpierrot détestait les mondanités et n’était pas du tout à l’aise dans son nouveau costume de commandant. Il se sentait gêné au milieu de cet aéropage galonné réuni pour lui remettre sa récompense. Il bafouilla une réponse de complaisance :

— Avec tout le respect que je vous dois mon général, je ne ferai qu’un seul commentaire : si le commandant Rivalin juge qu’il doit mettre un terme à sa carrière, c’est une décision qui ne regarde que lui...

Le gradé encaissa le tacle sans broncher. En d’autres termes, ce petit commandant frais émoulu venait de le remettre à sa place sans prendre de gants. Ces provinciaux ne doutent vraiment de rien ! Répondre d’une façon aussi cinglante à son chef suprême... Il se jura de s’en souvenir le moment opportun et se retourna vers Rivalin gêné, droit comme un « I » derrière son pupitre d’orateur :

— Commandant Rivalin, vous ne vous en tirerez pas à si bon compte ! Je suis en droit d’exiger de vous quelques éclaircissements, sans lesquels je me fais fort de vous mettre des bâtons dans les roues et de tout faire pour contrarier votre projet de départ... Mais quel âge avez-vous donc pour penser déjà à la retraite ?

Rivalin acculé, se sentit obligé d’en révéler un peu plus à :

— Ce n’est pas une question d’âge, mais de santé mon général. D’ici peu, je ne serai plus en mesure d’assumer correctement la fonction de patron de la B.R.I. qui m’a été confiée. J’ai donc choisi de me retirer avant que mes capacités physiques et intellectuelles ne me trahissent. Cette cérémonie en l’honneur de Barella et de Delpierrot est une réelle opportunité pour vous faire part, ainsi qu’aux hommes de mon unité, de ma décision.

Le général dissimula sa surprise avec difficulté et reconnut intérieurement que sur ce coup, il avait été en dessous du niveau de

flottaison. Il suffisait d'observer Rivalin pour comprendre qu'il ne tournait pas rond. Ce sportif accompli doté malgré son âge, d'un corps aussi musculeux qu'à vingt ans, portait sur lui les stigmates de la maladie. Il avait beaucoup maigri et semblait recroquevillé sur lui-même comme un résident de maison de retraite devant une série-télé abêtissante.

Il décida de tendre une perche à son subordonné pour tenter de rattraper une bévue indigne d'un des plus hauts gradés de la gendarmerie :

— Si vous avez besoin de parler, appelez-moi dès demain Jean-Marc, être à l'écoute d'éléments brillants tel que vous, quand ils traversent des périodes difficiles, fait partie intégrante de mes attributions, même si ça vous choque ! Souvenez-vous que la gendarmerie nationale est une grande famille et que vous en êtes une des chevilles ouvrières !

Manifestement si Delpierrot n'avait pas eu connaissance des problèmes de santé de son supérieur, ce qui pouvait par ailleurs excuser son insolence, le général ne semblait pas mieux loti ! Sa position hiérarchique lui imposait d'être au courant de tout et visiblement, ça n'avait pas été le cas pour Rivalin, d'où sa remarque désobligeante, impardonnable et mal venue ! L'un comme l'autre avait très mal perçu d'être laissés sur la touche.

L'ouverture d'un buffet croulant sous des montagnes de victuailles plus appétissantes les unes que les autres fit diversion. Delpierrot laissa le général vaquer à ses obligations professionnelles et en profita pour se rapprocher de Rivalin resté un peu à l'écart :

— Je ne sais pas comment je dois le prendre, Riva ? Depuis le temps qu'on bosse ensemble... tu aurais quand même pu m'en toucher deux mots en aparté, si tu ne souhaitais pas que le reste de la brigade soit au courant ! Ça m'aurait évité d'envoyer balader le général en public et de passer pour un malotru !

Rivalin était mal à l'aise, Delpierrot venait d'appuyer où ça fait mal :

— Si tu crois que c'est facile. J'ai essayé à plusieurs reprises de trouver le bon moment pour te parler mais le contexte ne s'y prêtait jamais ! Et puis tu me connais, me plaindre, ça ne fait pas partie de ma culture...

-Il ne s'agissait pas de se plaindre, juste de partager un poids avec un ami ...

—Tu me les brises Delpierrot, je n'ai de comptes à rendre à personne, pas plus à toi qu'aux autres ! Aujourd'hui tu viens de prendre connaissance de la situation au même titre que tout le monde et au fond, c'est ainsi que je souhaitais que ça se passe ! Par contre, pour la bonne marche du service, tu auras droit dès demain matin à un débriefing personnel, juste pour ta pomme ! Tu vas découvrir, si je puis dire, la clé de l'énigme ou le fin mot de l'histoire ! Pour faire court, ce qui va te concerner dans les semaines à venir... Huit heures précises, dans mon bureau ! Et ne cherche pas d'excuse bidon pour te défiler... C'est un ordre !

De son côté, Gina Barella gravitait sur une orbite bien moins opaque. Grisée par les honneurs et les compliments qui fusaient de toutes parts, elle ne savait plus où donner de la tête... De toute évidence les ragots concernant son homosexualité n'étaient pas encore parvenus dans les hautes sphères de la gendarmerie nationale. Les mâles gavés de testostérone la dévoraient des yeux et faisaient preuve d'une galanterie à son égard, à laquelle elle n'avait jamais été habituée par les représentants de la gente masculine. Ces foutaises n'étaient toutefois pas suffisantes pour infléchir ses convictions les plus profondes : l'hominidé verticalisé était un « mâle » nécessaire pour procréer, point barre.

Sans motif apparent, une bouffée de chaleur subite raviva l'image d'une aventure amoureuse éphémère qui l'avait marquée plus que de raison. Le souvenir torride de cette idylle fugace l'avait poursuivie pendant des mois sans qu'elle cherche pourtant

à reprendre contact avec son amourette d'un soir... En rentrant du boulot, elle effleurait chaque soir avec mélancolie le sous-bock cartonné sur lequel elle avait griffonné les coordonnées de la belle parisienne, sans pour autant oser franchir le pas...

A la veille de ses trente ans, celle qui avait toujours privilégié l'évolution de sa carrière, ne faisait curieusement aucun cas de sa nomination au grade de capitaine. Le troisième galon doré ne lui faisait ni chaud, ni froid. Sa vie lui pesait chaque jour un peu plus sans qu'elle trouve en elle les ressources nécessaires pour réaliser le changement radical qui s'imposait : quitter cette vie provinciale tristounette encombrée de non-dits et de tabous et retourner vers une vie urbaine trépidante qui lui faisait cruellement défaut. Et puis là-bas, à Paris, il y avait Naomi... Mais avant de tirer des plans sur la comète, il fallait prendre son courage à deux mains, se jeter à l'eau au risque de boire la tasse ! Tenter de recontacter la belle, tâter discrètement le terrain, voir si elle était toujours dans les mêmes dispositions amoureuses...

L'eau avait coulé sous les ponts de Paris depuis qu'elles s'étaient envoyées en l'air et Naomi devait crouler sous les assauts des prétendants des deux sexes. Elle en avait certainement profité pour collectionner les conquêtes, comme d'autres les porte-clés.

Naomi Béliakov, était une « trente-cinq-quarante » ... Une vraie femme qui savait ce qu'elle voulait dans la vie et assumait pleinement ses pulsions saphiques. Pas le genre de minette à la recherche de sensations à la mode. Parisienne d'adoption, l'Ukrainienne travaillait comme journaliste au *Nouvel Obs'* et jouissait d'un caractère bien trempé et ne se privait pas d'en faire preuve aux inconscients qui se mettaient en travers de sa route ! C'était une vraie bombe à retardement capable sur un coup de tête de brûler sans remords ce qu'elle avait adoré l'instant d'avant. Elle revendiquait haut et fort ses origines ukrainiennes : sa blondeur, son corps musclé et fragile à la fois, ainsi que son accent slave

constellé de lettres « r » roulées comme des baklavas, avaient immédiatement séduit la profileuse de la B.R.I. C'est d'ailleurs elle qui l'avait honteusement draguée et qui avait pris toutes les initiatives amoureuses au cours d'une soirée « Glam and Chic » organisée par le « Night L », le club lesbien situé au 11 de la rue du port Maillard à Nantes. Elles avaient fini la nuit ensemble dans l'appartement de Barella qui avait gardé sur la peau l'empreinte érotique inoubliable de leurs étreintes charnelles. Revers de la médaille, la belle Naomi faisait partie de ces journalistes opiniâtres et prêtes à tout pour obtenir le scoop « boosteur » de carrière et de feuille de paie ! C'était la crainte de tels dérapages qui freinait jusque-là les pulsions de rapprochement de Barella. Avant de prendre une décision qui pouvait s'avérer fâcheuse pour sa carrière et fragiliser un équilibre psychique déjà perturbé par le décès prématuré de son paternel, Barella devait impérativement s'accorder le temps de la réflexion et soumettre son projet à l'approbation de ses amis les plus proches. Elle se jura intérieurement sur ce qu'elle avait de plus cher, que dès le lendemain matin, elle mettrait tout en œuvre pour reprendre sa vie en main.

Delpierrot avait décidé de se rendre à son bureau aux aurores afin d'éviter le regard bienveillant des collègues « pro-Marco » qui n'auraient eu de cesse de le complimenter sur sa nomination, ou le sourire hypocrite des « jaloux-faux-cul ». Mais la vraie raison de cet horaire plus que matinal était qu'il avait hâte d'apprendre ce que Rivalin lui avait caché jusqu'à présent. Il était à peine sept heures du matin quand Delpierrot se pointa au numéro six de la place Waldeck Rousseau. La « plante verte », surnom « amical » donné au planton de service qui faisait le pied de grue devant l'entrée, s'y reprit à deux fois pour le saluer, étonné de le voir arriver si tôt, alors qu'aucun événement grave n'était programmé !

Il avait encore une bonne heure devant lui avant que son boss ne rapplique... Il et se plongea pour passer le temps, dans la pile de dossiers en cours mais Il n'y trouva rien de bien emballant, même pour tuer une poignée de minutes. Décidément il était grand temps qu'il se secoue ou qu'il quitte la gendarmerie lui aussi, pour cause de lassitude aggravée ! La sonnerie désuète de sa ligne intérieure le ramena à des considérations plus terre à terre :

— Delpierrot j’écoute ...

— Tu peux te pointer Marco, le café n’attend plus que toi !

Delpierrot répliqua du tac au tac :

— Normalement ta « convoc » orale stipulait huit heures précises... Je peux donc glander peinarde encore une quinzaine de minutes sans risquer de me prendre un rapport circonstancié au cul !

— Tu m’emmerdes avec ton humour à deux balles !

Il traversa les couloirs déserts et entra sans frapper dans le bureau attiré par les arômes corsés d’arabica. Les deux expressos fumaient patiemment en attendant qu’on s’intéresse à leur sort. Il prit place en face de son supérieur qui semblait aussi à l’aise qu’un indic en présence du truand qu’il vient juste de balancer. Chatouillé par les odeurs subtiles, son palais salivait de plaisir :

— Ou je ne m’appelle plus « Marco la gagne » ou ces caouas ne sortent pas du ventre de notre bonne vieille machine à café !

— Bonne déduction Marco, je reconnais bien là ton flair ! Je les ai faits livrer pour l’occasion par le bar du coin.

— Alors là, tu m’épates et tu m’intrigues à la fois ! Ce n’est pas trop ta came d’avoir ce genre d’attention...

Jean-Marc Rivalin cessa brusquement de plaisanter. Il reprit le visage angoissé qu’il avait avant que Delpierrot pénètre dans son espace de travail :

— Arrête de déconner cinq minutes, s’il te plait... Je te demande maintenant d’écouter ce que j’ai à te dire sans m’interrompre !

Delpierrot sentit un courant d’air glacial lui chatouiller la colonne vertébrale. Il fronça les sourcils en signe d’incompréhension avant d’acquiescer de la tête. Rivalin entama un « coming out » de quelques mois :

— Tu te souviens, juste avant l’été, lorsque le gugusse de la médecine du travail est venu nous pomper l’air pour le bilan de santé annuel ! J’ai voulu, comme à chaque fois le soudoyer pour passer

à travers les mailles du filet ! J'ai une sainte horreur des médecins et de toutes les conneries qu'ils te racontent quand tu es entre leurs pattes ! Mais là, je suis tombé sur un os, c'était un jeune con de toubib à cheval sur les principes qui mettait un point d'honneur à respecter à la lettre le serment d'Hippocrate par lequel il s'était engagé à soigner coûte que coûte tous les patients qui lui passeraient entre les pognes... J'ai donc été obligé de faire contre mauvaise fortune, bon cœur : prise de sang, pisser dans le bocal, tension et tout le toutim ! Quelques jours plus tard, c'est le médecin-chef en personne qui m'a appelé pour me communiquer les résultats du check-up, qui, comme tu t'en doutes, n'étaient pas fameux... Il a commencé par me sermonner sans ménagement en me traitant d'inconscient.

— « Je n'ai pas de mots pour qualifier votre attitude commandant Rivalin ! Suite aux résultats des analyses, j'ai voulu consulter votre dossier médical ! Il est aussi vide qu'un discours de politicien... A votre âge, de quoi aviez-vous peur pour magouiller de la sorte depuis plusieurs années ? Que le praticien de la médecine du travail vous pronostique une maladie grave ? Et bien bingo, c'est fait ! »

— Après avoir craché tout son venin, il m'a enjoint de prendre un rendez-vous en urgence chez un spécialiste des maladies neuro-dégénératives au CHU d'Angers. Tu imagines la gueule que j'ai faite en découvrant que j'étais atteint d'une maladie rare ! Moi qui me sentais en pleine forme mis à part quelques bricoles comme on en a tous, je n'avais aucune envie de servir de cobaye aux « charcuteurs de cerveaux » professionnels ! Comme le doc m'avait foutu les jetons, j'ai quand même obtempéré ! J'ai été reçu par le professeur Christian Berny la semaine suivante. Un mec bien qui a su s'adapter à mon sale caractère et qui a réussi à me donner confiance en lui, et surtout en moi.

Delpierrot sortit de sa réserve :

— Ah oui, je m'en souviens, tu avais pris des jours de congés

pour aller faire trempette sur la côte avec ta famille... cachotier ! C'était pour te faire soigner... pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je te rappelle que tu t'étais engagé à ne pas m'interrompre...

Delpierrot se mordit les lèvres et invita Rivalin à poursuivre d'un geste de la main.

— Le mandarin m'a alors demandé de rester gentiment quelques jours à l'hosto pour passer une bordée d'examens complémentaires, pas plus agréables que ça d'ailleurs, dans le but de confirmer ou pas son diagnostic. Le couperet est tombé le surlendemain. Il m'a annoncé sans emballage cadeau que j'avais contracté la maladie de Charcot. Tu t'imagines que vu l'étendue de mes connaissances médicales, c'était un peu de l'hébreu pour moi !

Rivalin donnait des signes de fatigue, il avait besoin de faire une pause. En catimini il n'arrêtait pas de se frotter vigoureusement les jambes et avait de plus en plus de peine à articuler correctement.

Pendant qu'il dégustait son expresso, Delpierrot pianota sur son téléphone à la recherche d'infos sur la maladie en question...

— A part Auguste Charcot, le médecin explorateur qu'on surnommait le commandant Charcot...

Rivalin abandonna sa tasse désespérément vide et coupa court aux recherches « googélisées » de son adjoint :

— Laisse tomber Marco, j'en sais malheureusement plus sur cette saloperie que tout Wikipédia réuni ! Au début, je n'ai rien vu venir à part des crampes et des raideurs musculaires plus fréquentes qu'à l'ordinaire. Puis sont apparus les troubles de l'élocution et de la mastication. Je n'y prêtais pas trop attention non plus, mettant ça sur le compte de la fatigue, comme on le fait tous. Et maintenant j'en suis au stade « deux », celui des faiblesses musculaires chroniques qui finiront par une atrophie générale me privant définitivement de l'usage de mes membres ! Mes poumons deviendront alors flémards et j'aurai besoin H24

d'un respirateur artificiel pour m'oxygéner les bronches... A titre indicatif, les patients les plus vernis décèdent de cette saloperie dans les trois ans suivant l'apparition des premiers symptômes... Alors moi qui n'ai jamais eu de chance au jeu, je n'en ai certainement plus pour bien longtemps...

Les derniers mots de Rivalin assommèrent Delpierrot mieux qu'un uppercut de Mohamed Ali. Il s'empressa de briser le silence morbide qui s'installait entre les quatre murs du bureau :

— Tu ne dois pas te borner aux conclusions d'un seul praticien aussi bon soit-il, prends d'autres avis, il s'est peut-être planté ! C'est un homme pas un robot, il n'est donc pas infaillible !

D'un geste agacé, Rivalin interrompit Delpierrot dans son élan, il n'avait que faire de son discours qui se voulait réconfortant :

— Buzzer, joker ! Ne te fatigue pas Marco, j'ai déjà épuisé toutes mes cartouches ! Y'a rien à faire, ce n'est plus qu'une question de semaines, je suis foutu, je le sais, et c'est pour cette raison qu'il est urgent qu'on aborde ensemble les choses sérieuses !

Delpierrot réagit brutalement :

— Parce que tu considères que tout ce que tu viens de me balancer dans la tronche relève de la plaisanterie !

Rivalin fit la sourde oreille et reprit sans se formaliser le cours de sa démonstration là où il l'avait interrompue :

— Je ne t'ai pas fait venir pour te raconter mes malheurs mais pour te demander, au nom de notre amitié, de prendre ma place à la tête de la B.R.I. dans les plus brefs délais. C'est-à-dire, pour être précis, en début de semaine prochaine... La hiérarchie a avalisé ma demande, elle n'attend plus que ton accord pour officialiser le changement de direction...

Gina Barella était fébrile depuis qu'elle avait réintégré son appartement du centre-ville nantais. Focalisée sur l'image obsédante de Naomi, elle s'était éclipsée, ni vu ni connu, de la cérémonie organisée en son honneur. Vautrée sur son canapé devant

un mug de thé noir brûlant, elle tournait et retournait son iPhone dans tous les sens sans se décider à en faire usage. Si la boum des « médaillés-encravatés » avait eu le mérite d'officialiser son grade de capitaine, elle avait aussi fait remonter en elle une tonne de souvenirs plus agréables les uns que les autres sans qu'elle puisse en déterminer la raison... En désespoir de cause, elle se tourna vers son copain l'ordinateur... Pour une reprise de contact avec une fille aussi atypique que Naomi, un Email conviendrait certainement mieux qu'un coup de fil ... Si elle n'y répondait pas, les choses auraient l'avantage d'être claires, et dans le cas contraire, tous les espoirs lui seraient permis.

Elle s'y reprit à plusieurs fois pour rédiger le texte, ne sachant comment formuler au mieux les émotions qui lui trottaient dans la tête, ni les limites à ne pas franchir. Elle repensa à la locution latine qui sensibilisait les imprudents : « Verba volant, scripta manent » ... Les paroles s'envolent, mais les écrits restent... Dès qu'elle eut appuyé sur la touche « envoi » elle sentit une vague de panique l'envahir.

Quelques minutes plus tard, son téléphone égrenait les notes de la mélodie cubaine qu'elle avait récemment téléchargée pour lui signaler un appel. Elle se précipita sur son portable comme une adolescente énamourée sur son premier flirt :

- Naomi... Putain, Naomi c'est bien toi ? C'est trop bon de t'entendre ! Il y a si longtemps que j'ai envie de t'appeler. Je suis tellement émue que je ne sais plus quoi dire !

— Eh bien ne dis rien « petit soleil d'amour » !

L'accent chantant n'avait pas pris la moindre ride et la voix restait toujours aussi sensuelle ; cette fille était faite pour elle, ça sautait aux yeux. Elle n'avait pas le droit de passer à côté du cadeau que la vie était en train de lui offrir, juste pour préserver un métier qui au fond ne la passionnait plus. Elles parlèrent longuement de tout et de rien, heureuses de se retrouver même si c'était par téléphone interposé. Naomi la complimenta pour sa

nomination au grade de capitaine et en profita pour lui glisser que sa propre promotion au rang de rédactrice en chef de « l'Obs », lui interdisait désormais de quitter Paris. Gina accusa le coup et lui rétorqua :

— Tu m'avais pourtant juré que tu étais prête à tout plaquer pour venir me rejoindre en Bretagne...

De temps en temps, la langue maternelle de Naomi prenait le pas sur sa langue d'adoption. Il en résultait un charabia des plus touchants :

— Da, da, mais depuis tu ne m'as plus donné signe de vie « milaïa lubimaïa » (chérie-aimée), j'ai pensé, « malychka » (bébé) que tu avais donné ton cœur à un autre « zaïzaïa » (petit lapin) et que tu avais oublié la pauvre Naomi... Moi je n'ai jamais cessé de penser à toi.

Gina s'en voulut d'avoir négligé sa vie personnelle pour des motifs dérisoires. En fait, elle avait eu la trouille... La trouille de se remettre en question, la trouille de se lancer dans une aventure qui allait bousculer ses petites habitudes de célibataire endurcie. Elle qui ne craignait ni Dieu ni Diable avait réagi comme ces bourgeoises exécrées, installées dans leur confort matériel. Cette fois, il était temps de sectionner les bretelles du parachute :

— Si tu veux toujours de moi, et si tu es prête à me voir squatter ton appart' du jour au lendemain, je te jure sur la tête de ma mère que je demande sur le champ ma mutation à Paris pour rapprochement familial ! En ce moment j'ai le vent en poupe, la hiérarchie ne peut rien me refuser depuis que j'ai sauvé la vie de mon chef de service en flinguant le sosie de l'Archange Saint Michel !

Naomi éclata de rire :

— Ne blasphème pas ! Laisse ta mère et Saint Michel en dehors de tout ça, ce n'est pas leur problème... c'est le tien !

La passation de pouvoir entre Rivalin et Delpierrot se fit sans tambour ni trompette. Tout le commissariat central était désormais plus ou moins au courant des problèmes de santé du boss et les pronostics sur l'identité de son remplaçant allaient bon train...Trois candidats étaient en lice, mais le nom de Delpierrot, récemment promu commandant, caracolait en tête des sondages. Replié dans un mutisme teinté de culpabilité, Marco traversa les couloirs tel un zombie, incapable de prononcer la moindre parole, ni de répondre aux salutations de ses collègues. Il repensa en souriant à l'émission diffusée par France 2 : « Tout le monde veut prendre sa place » ... Dans quelques minutes c'est lui qui allait être contraint de prendre la place du « champion » et de s'installer contre son gré dans le fauteuil...

Par respect pour son supérieur, il ne pouvait décemment pas se défiler malgré l'envie qu'il avait de tout envoyer balader... Cette promotion, il ne la méritait pas, elle ne lui était pas destinée ou pas maintenant, elle pua la mort ! Le moindre trou de souris aurait été une réelle aubaine ! Sa vie n'avait jamais été un long fleuve tranquille et ce n'était pas encore maintenant que les caprices du courant allaient faire une pause. Tout le personnel de la

brigade cachait son émotion derrière un masque de circonstance. Rivalin que l'on qualifiait de dur et d'intransigeant, avait toujours, envers et contre tout, soutenu ses hommes. Elevé dans le respect de la droiture et de l'honnêteté, valeurs que son père lui avait inculquées et qu'il n'avait jamais trahies, il n'avait à aucun moment failli à son devoir. On le comparait souvent à ces grands chênes centenaires si bien enracinés qu'ils ne craignent aucune tempête...

La porte du bureau du patron de la B.R.I. était entrouverte. Delpierrot toqua par habitude ou par respect. Le commandant, l'air maussade, s'affairait sans conviction à rassembler les quelques objets personnels qui traînaient encore çà et là. Delpierrot le trouva plus amaigri que lors de leur dernière rencontre. Il avait le teint cireux, la maladie gagnait du terrain d'heure en heure et malgré sa force légendaire et son abnégation, le chêne connaissait déjà l'issue du combat.

Dès qu'il le vit entrer, Rivalin s'avança vers lui sans un mot et lui serra longuement la main en le fixant dans les yeux. Il n'y avait plus rien à ajouter, tout était dit. Delpierrot sentit une réticence quand il s'approcha pour le serrer dans ses bras... Pour ce type d'homme, il n'était pas concevable de se laisser aller de la sorte devant un subordonné ! Il prit d'une main le carton rempli de souvenirs, et de l'autre, son ordinateur portable. D'un pas hésitant, le « commandante » emprunta une dernière fois le corridor mal éclairé après lequel il pestait régulièrement, et rejoignit le rez-de-chaussée de l'immeuble. En passant devant chaque bureau, Rivalin fit un signe de la main en guise d'adieu à ceux qui avaient le cran de croiser son regard de chien battu. Il avait refusé que son épouse l'accompagne et lui avait suggéré, voire ordonné, de l'attendre, confortablement installée dans leur SUV noir corbeau de marque allemande. En le voyant arriver dans le rétroviseur les bras chargés, elle se précipita pour l'aider. Il avait l'air si fatigué. Il l'écarta sèchement, le patron de la B.R.I. était trop fier pour se

donner en spectacle. Ses hommes étaient planqués derrière les vitres des bureaux pour l'accompagner du regard sur l'aire de stationnement. Même atteint par la maladie, il n'avait pas besoin de la compassion ni de l'aide d'une femme, surtout si c'était la sienne ! Il balaya de son regard bleu acier l'endroit où il avait passé tant d'années à lutter contre la criminalité et s'engouffra dans la berline avant que l'émotion ne le submerge.

Par correction, Gina laissa passer quelques jours avant de solliciter d'être reçue par son nouveau patron. Elle demanda un rendez-vous par la voie officielle en respectant la procédure à la lettre. Delpierrot explosa de rire en découvrant l'imprimé de demande de mutation en pôle-position dans le parapheur. Il fila jusqu'au bureau de Barella et l'interpela en souriant :

— Gina, tu ne penses pas que tu en fais un peu trop ? Tu pouvais m'exposer directement ton problème sans passer par le bla-bla-bla administratif comme si on ne se connaissait pas !

— Objection votre honneur ! Je connaissais en effet très bien le capitaine Delpierrot dont j'appréciais entre autres, les qualités d'enquêteur... Nous avons d'ailleurs, résolu ensemble plusieurs affaires criminelles... et pas des moindres ! Mais désolée de te contredire, je n'ai aucune affinité avec le nouveau directeur de la B.R.I. !

— Barella, tu commences à m'agacer avec tes discours d'avocaillon à la ramasse ! Dis-moi plutôt ce qui se cache en dessous de cette paperasse, ça nous fera gagner du temps à tous les deux...

Barella n'était pas mécontente de son effet de manche. Depuis qu'il avait reçu sa quatrième « sardine », Marco avait beaucoup changé.

— Ce qui m'a incitée à t'écrire ne va pas te plaire, et tu vas te mettre en boule, je te connais ! Alors si tu veux bien, allons dans ton burlingue de chef, je ne tiens pas à ce que tout le service soit au courant de ma vie privée.

Delpierrot retourna jusqu'à son bureau et tomba nez à nez avec un homme d'entretien qui venait d'enlever la plaque au nom du commandant Rivalin pour la remplacer par celle à son nom.

Barella survoltée ne prêta pas attention à l'ouvrier. A peine la porte refermée, elle se mit à vider activement son sac :

— J'en peux plus de vivre ici Marco, la Bretagne et ses ploucs m'horripilent. Mon boulot s'en ressent de plus en plus. Je n'ai plus le feu sacré, je ne suis plus aussi performante, je le sens bien, il faut que je me casse de ce bled et que je retourne à Paris... l'air est trop pur, les pots d'échappement me manquent ! Si je reste ici, je vais crever du manque de pollution...

Ça commençait bien ! Pour la première fois depuis sa prise de fonction qu'une de ses collaboratrices, et pas la plus nulle, lui demandait un entretien, c'était pour s'épancher sur ses états d'âme et lui annoncer qu'elle avait une envie pressante de mettre le cap sur Paname ! Si c'était un caprice de gonzesse, il allait y remédier en la recadrant illico presto ! Mais Delpierrot n'en était pas certain, il fallait d'abord calmer les esprits et négocier tout en cuisinant la jeune femme pour savoir ce qu'elle avait derrière la tête :

— Si tu commençais par le commencement plutôt que de monter sur tes ergots comme à ta bonne habitude ! Tu es la meilleure profilleuse avec qui j'ai eu l'occasion de bosser... flic pour toi ce n'est pas un métier, c'est une vocation... et on ne largue pas une vocation sur un coup de folie ! Et puis à titre d'information, Nantes n'a rien d'un bled !

Les paroles de Delpierrot firent l'effet escompté, « Barella la furie » calma le jeu avant de s'effondrer en larmes :

— Marco, j'ai bientôt trente ans, et jusque-là, à part courir après des voyous, je n'ai rien fait de cohérent ! Je suis seule, et je vais finir ma vie seule si je ne me bouge pas le cul !

— Bienvenue au club, ma belle ! Flic et vie de famille, ça fait rarement bon ménage !

Delpierrot sentit qu'il était en mesure de reprendre la main et

bouscula verbalement son enquêtrice préférée :

— Il y a longtemps que tu l’as connue ? Elle s’appelle comment, la perturbatrice endocrinienne ?

Barella marqua un temps d’arrêt, hésitant à lui sauter à la gorge... Mais une fois de plus, elle devait reconnaître qu’il était vraiment très perspicace :

— Naomi... Naomi Béliakov, elle est d’origine ukrainienne... On s’est connues il y a quelques mois, elle était descendue à Nantes pour écrire un papier sur le scandale de la Zad de Notre-Dame-des-Landes, tu sais, les squatteurs que les « cruchots » ont viré sans prendre de gants ! Je n’ai pas eu de nouvelles depuis...

— Eh ben voilà on y est ! Même si c’est un canon, tu ne vas quand même pas foutre ta carrière en l’air pour une nana venue du fin fond de la Sibérie, que tu n’as connue que quelques heures et qui a disparu ensuite sans laisser d’adresse !

Barella ne répondit pas immédiatement à la remarque acide de Marco. Elle était décidée à ne rien lâcher. Son supérieur n’avait que deux alternatives : avaliser sa demande de mutation pour Paris ou s’exposer dans les plus brefs délais à trouver une lettre de démission sur son bureau. Delpierrot était le mieux placé pour comprendre le mal-être profond qui rongait la jeune femme. Il ressentait pratiquement les mêmes symptômes et envisageait même secrètement une thérapie identique à celle que Barella venait de lui soumettre. Il n’avait aucune raison de l’accabler, il devait au contraire faire tout son possible pour l’aider, d’autant qu’il était convaincu, vu son caractère, qu’elle ne ferait pas machine-arrière.

— Te connaissant comme je te connais, je suis sûr que tu as déjà une petite idée du service vers lequel tu souhaites te diriger.

— En effet, je kifferais bien d’intégrer la brigade des mœurs ! Les déviations sexuelles, ça m’a toujours bien branchée...

— Rien que ça ! Tu sais que c’est le genre de service où les demandes sont plus nombreuses que les offres ! Je ne te promets

rien aujourd'hui, laisse-moi un peu de temps, j'ai encore mes entrées auprès d'une ancienne de la « mondaine », je vais la contacter !

— Merci Marco, merci du fond du cœur, je savais que je pouvais compter sur ta compréhension, tu n'es pas chef depuis assez longtemps pour être borné !

— Tu comprendras que « moi » je ne te remercie pas de me laisser tomber au plus mauvais moment, on en reparle dès que j'ai du nouveau.

Le temps passait avec sa logique implacable sans que Delpierrot ne se risque à prendre des nouvelles de Jean-Marc Rivalin. Il avait peur de ce qu'il allait entendre, peur que la maladie ait encore affaibli son ami un peu plus. Enfin pour tout dire, il avait peur de ne pas trouver les mots justes pour s'adresser à un patient en sur-sis qu'il connaissait trop bien. Chaque matin il se jurait d'être enfin courageux, ne serait-ce que par respect pour son ami et son épouse, mais chaque soir en claquant la porte de son bureau, il constatait avec amertume qu'il s'était encore défilé.

L'automne venait de s'installer en force sur la région nantaise. Les jours raccourcissaient à vue d'œil tandis que la nature virait lentement au mordoré. Les températures très clémentes n'auguraient pas de l'arrivée imminente de la mauvaise saison. Hommes et animaux jouissaient sans modération des dernières prolongations que leur offrait cet automne plus indien que breton. De sa fenêtre, Delpierrot regardait les feuilles tomber à chaque coup de vent quand la sonnerie du téléphone l'interrompit dans ses rêveries automnales...

— Delpierrot brigade d'intervention, que puis-je pour vous ?

Face au mutisme de la personne à l'autre bout du fil, Delpierrot crut tout d'abord avoir affaire à un cinglé qui se préparait à l'insulter copieusement, jusqu'à ce qu'un sanglot étouffé le ramène à la cruelle réalité :

— Allo, qui est à l'appareil ? Répondez s'il vous plait !

— Françoise... C'est Françoise, Marco.

En reconnaissant la voix de l'épouse de Rivalin, Marco fut pris de panique :

— Françoise, il est arrivé quelque chose à Riva ? Dis quelque chose je t'en supplie...

La gorge nouée par l'émotion, Françoise Rivalin fit un effort sur-humain pour lui répondre :

— Mon homme s'est donné la mort, Marco, il s'est suicidé, c'est Yann qui l'a trouvé dans son bureau baignant dans une mare de sang...

Elle hurla dans le combiné :

— Tu te rends compte, il a fait ça avec son arme personnelle ! Hier encore, il m'a répété qu'il ne supporterait jamais de finir sa vie cloué sur un fauteuil roulant et relié à une machine comme les pauvres gosses qu'on voit au Téléthon, mais de là à imaginer qu'il allait passer à l'acte aussi vite... Je m'en veux, je n'ai rien vu venir, qu'est-ce que nous allons devenir sans lui !

— Ne bouge pas, Françoise, je serai chez vous d'ici une quinzaine de minutes... et surtout ne touche à rien. Ton gamin, ça donne quoi ?

— Il est effondré, il ne parle plus, tu sais combien son père comptait pour lui...

La météo était en deuil elle aussi. Le soleil s'était effacé pour la circonstance et avait fait place à un cortège de cumulus couleur corbeau chargés d'humidité et de tristesse. Nantais d'adoption, Delpierrot ne connaissait pas tous les recoins de la mégapole bretonne. Il conduisait prudemment, ce qui ne lui ressemblait pas, concentré sur les indications distillées par la voix monocorde du GPS, comme s'il avait voulu retarder « ad vitam aeternam » l'instant de se retrouver devant le catafalque de celui qu'il considérait comme un modèle.

Barella, affalée à l'arrière du véhicule, semblait être ailleurs, comme fascinée par le défilement du paysage urbain qui jalonnait le parcours vers le crématorium du cimetière du Parc. Delpierrot quitta la rocade ouest et obliqua à droite pour prendre la route de Rennes, puis il emprunta un dédale de ronds-points comme on en trouve aujourd'hui dans toutes les grandes agglomérations, pour rejoindre enfin le chemin de la Justice... Barella émergea soudain de son apathie et bredouilla :

— Se faire incinérer au numéro 2 du chemin de la Justice, pour un mec comme Riva, ça n'est plus une coïncidence, c'est une œillade de Geneviève, la sainte patronne des gendarmes !

Plus ils se rapprochaient du lieu où le corps de Rivalin allait devenir cendres, plus les entreprises funéraires fleurissaient : Prévoyance funéraire, Roc'Eclerc, P.F.G ou Memoria... L'endroit était stratégique, et elles s'y livraient une concurrence sans merci afin d'attirer dans leurs échoppes les familles endeuillées en quête de service funéraire à la carte et d'un peu de compassion !

L'incinération avait le vent en poupe ; moins coûteuse qu'un enterrement classique et réputé plus écolo, elle recueille aujourd'hui les suffrages de presque soixante-dix pour cent des Français ! La gestion de la mort est devenue un boulot comme un autre. Les industriels du secteur se sont concertés pour répondre à une demande en constante augmentation, et on pratique aujourd'hui l'incinération des corps « à la chaîne » ! Le business rôdé, efficace et lucratif, reste malgré toutes les polémiques, humain et respectueux des derniers instants terrestres des défunts.

Delpierrot observa du coin de l'œil le ballet bien orchestré des familles venues accompagner leur proche dans son ultime voyage. « Les nouveaux arrivants » patientaient en papotant à l'extérieur du bâtiment tandis que le protocole des funérailles précédentes se déroulait intramuros. Respectant un timing très précis, l'ordonnateur des pompes funèbres conviait alors l'assemblée à prendre place dans un salon en attendant que la voie soit

libre. La famille et les amis du défunt étaient ensuite dirigés vers une salle de cérémonie plus spacieuse pour lui rendre un dernier hommage.

Rivalin était un homme apprécié par tous ceux qui l'avaient côtoyé professionnellement ou dans la vie de tous les jours. Lui qui en avait toujours douté devait être stupéfait de voir de là-haut, le populo présent le jour de son départ « définitif » à la retraite ! « Ils sont venus, ils sont tous là... » Le gratin de la gendarmerie, la B.R.I. au grand complet, le procureur Astruc, la juge Lemonnier et même le légiste Sosthène Troadec...

-4-

Les semaines qui suivirent les funérailles de Jean-Marc Rivalin se succédèrent sans originalité ni intérêt. Delpierrot rendit plusieurs visites de courtoisie à Françoise et à son fils, en évitant toutefois de trop parler de l'absent. Le nouveau promu avait suffisamment de difficultés à s'appropriier le poste prestigieux que le destin lui avait malencontreusement offert et n'avait nul besoin de remuer le couteau dans une plaie béante qui n'en finissait pas de cicatriser.

Les forces vives de la brigade d'intervention, autrefois si proches du capitaine Delpierrot, y perdaient le peu de latin acquis sur les bancs du collège à grand renfort de déclinaisons rébarbatives ! Ils avaient toutes les peines du monde à obéir sans gamberger aux ordres d'un hologramme de patron, incapable d'effacer de leurs mémoires l'image tenace de Rivalin. Dans les couloirs et autour de l'antique machine à café, la rumeur allait bon train... Chacun y allait de son grain de sel pour trouver une explication rationnelle à cette situation singulière. Certes, Marco Delpierrot avait des circonstances atténuantes... Tous en convenaient, il fallait lui laisser le temps de digérer la perte d'un ami cher et il était évident qu'il

s'enquiquinait à longueur de journée dans un rôle qui ne lui correspondait en rien. Quoiqu'il en soit, le service ne pouvait pas indéfiniment souffrir de son incapacité à faire son deuil...

Barella sortit de son bureau et se dirigea tête baissée vers celui de son chef. Par principe, elle frappa mais activa simultanément la poignée de porte. Le commandant à moitié assoupi sursauta, de peur d'être surpris en flagrant délit de sieste patronale :

— Merde Gina, tu pourrais frapper !

Barella n'était pas d'humeur et le lui fit comprendre :

— Il faudrait savoir ce que tu veux commandant Marco, soit je suis trop à cheval sur les principes qu'on nous inculque à l'école de gendarmerie, soit je ne le suis pas assez ! Choisis ton camp et tiens-moi informée par voie officielle de l'attitude que je devrais adopter dorénavant pour « chier » à ton goût !

Delpierrot se mordit les doigts. Une fois de plus, il avait gaffé et s'était montré incapable de réagir en chef face à une subalterne quelque peu « rock and roll » :

— Tu sais en ce moment quand il y a une connerie à dire, je ne laisse personne le faire à ma place ! La prochaine fois, essaie juste d'attendre que je te dise d'entrer, au cas où je ne serai pas seul !

Un franc sourire s'afficha sur la face de Barella. Tout en effectuant un salut militaire réglementaire, elle ajouta :

— Très bien chef, je ferai tout mon possible pour me souvenir de la leçon, je te le promets !

— Assez de chef, tu sais bien que je déteste ça !

— Ok chef ! Question subsidiaire à laquelle tu t'attends sûrement de la part d'une emmerdeuse de mon espèce...

— Je t'écoute attentivement.

— A tout hasard, est-ce que tu as eu le temps de t'occuper de ma demande de mutation ?

— Absolument ! Avoue que tu ne t'attendais pas à autant de réactivité de ma part ! Officieusement l'affaire est pratiquement dans le sac ! J'attends juste la réponse officielle de Mireille

Franchescini qui a succédé, à la tête de la brigade de répression du proxénétisme, à Martine Duplessis, une vieille amie de la famille aujourd'hui préfète et secrétaire générale de la zone de défense de Paris :

— Génial ! Oublie tout ce que j'ai pu dire de désagréable à ton sujet, tu es le meilleur ! Et sans avoir l'air d'insister lourdement, ma « migration » pourrait avoir lieu bientôt ?

— Dans les semaines à venir, la hiérarchie n'a pas émis d'avis défavorable bien qu'elle regrette que tu nous quittes pour aller surveiller les putes et pêcher le maquereau ! Mais c'est ton choix... Cerise sur le gâteau, Mireille en bonne militante féministe, est ravie de recruter une femme de plus dans son équipe où les mâles sont majoritaires !

— Tu l'appelles par son prénom ?

Delpierrot fit la sourde oreille et s'empressa d'adresser une dernière recommandation à Gina, comme l'aurait fait son paternel s'il avait encore été de ce monde :

— A toutes fins utiles, tu penseras à remercier Philippe, enfin, le procureur Astruc... Sans vouloir minimiser tes qualités, son intervention couplée aux éloges que Martine a fait de toi sans te connaître d'ailleurs, ont fortement influencé le choix de Franchescini, qui telle que me l'a décrite Martine, n'aurait sûrement pas été aussi prompte à entériner ta demande...

Barella gicla de sa chaise et empoigna la porte. Elle s'adressa une dernière fois à Delpierrot juste avant de quitter le bureau

— Et si on parlait un peu de toi Marco, comment ça va ?

Delpierrot se renfrogna et répondit laconiquement :

— Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, comme l'écrivait Aldous Huxley, je dirai même que ça baigne ! Je m'emmerde à longueur de journée dans ce bureau, mon nouveau boulot m'intéresse autant que ma première gonzesse et comme si l'addition n'était pas assez salée, je n'arrive toujours pas à accepter la disparition de Jean-Marc. Si tu veux en savoir plus, je t'invite

à aller prendre un jus à la machine, même s'il est infect !
Mon état de santé psychique est devenu le principal sujet de discussion de toute la brigade !

Sur le point d'écourter l'entretien, Delpierrot jugea bon de tenter une dernière fois de raisonner Barella :

— Excuse-moi de me répéter, Gina, tu es bien sûre de ton coup ? Une fois la procédure enclenchée, une volte-face de ta part serait très mal vue, si tu vois ce que je veux dire...

Dès qu'il se retrouva seul entre ses quatre murs, Delpierrot en pleine introspection, se remit à cogiter de plus belle. Il avait bonne mine de se poser en moralisateur, lui qui s'enfonçait dans un état végétatif qui empirait de jour en jour, alors que Barella, sous ses airs de petite fille capricieuse était gonflée à bloc et prête à se remettre en question pour sortir de l'impasse ! Prête à tenter plutôt que de subir, que ce soit pour une bonne cause ou pas.

« Aide-toi et le ciel t'aidera ! ». Il se rappela en souriant la maxime que son père lui répétait inlassablement quand il le voyait baisser les bras face à l'adversité. Mais avant de s'en remettre au bon Dieu ou à ses saints, tout aussi efficaces pour répondre à ce genre de requête impie, le commandant Delpierrot devait coûte que coûte trouver en lui la force nécessaire pour faire face, en attendant que le destin se décide enfin à lui donner un coup de pouce...

Tandis qu'il planchait sur l'organisation délicate d'une planque visant à faire tomber un réseau de casseurs de plus en plus virulents sur l'agglomération nantaise, le miracle tant attendu se produisit... Depuis l'appel au secours de Françoise Rivalin le jour du drame, Delpierrot se liquéfiait à chaque sonnerie de sa ligne personnelle, et marquait un temps d'arrêt avant d'oser répondre :

— Delpierrot, j'écoute.

— Bonjour Marco, Philippe Astruc à l'appareil, je ne vous dérange pas ?

Delpierrot n'osa pas lui avouer que plus rien ne le dérangeait et

qu'il était toujours ravi d'avoir quelqu'un avec qui parler pour égayer quelques minutes son quotidien poussiéreux :

— Que puis-je faire pour vous ?

Astruc, gêné, se racla la gorge à plusieurs reprises avant de répondre :

— Comment vous expliquez, Marco, ma démarche est délicate, tout à fait informelle, mais délicate !

Delpierrot avait horreur de ces préliminaires à rallonge. Il boosta le proc à tirer au plus court :

— Allez droit au but Philippe, je peux tout entendre...

— Disons que j'ai bien senti lors de l'enterrement de ce pauvre Rivalin, je suis conscient que le terme n'est pas approprié, mais j'ai du mal avec ces histoires d'incinération qui bousculent mes valeurs chrétiennes profondes ! Je disais donc que vous aviez l'air mal dans votre peau, et à mon avis le décès de Rivalin ne justifie pas à lui seul votre état... disons, dépressif. Je n'ai pas reconnu le Delpierrot impétueux et bravache que rien ne pouvait faire reculer, et surtout pas les entorses à la procédure !

Delpierrot soupira longuement avant de répondre :

— Je vous en prie, arrêtez d'en faire des tonnes ! Je ne suis plus un gamin, les problèmes que je rencontre depuis cette promotion « bouche-trou » ne sont plus un secret pour personne ! Surtout pas pour vous qui, de par votre position sociale, êtes au courant de tous les potins qui circulent à Nantes !

Astruc digéra la remarque désobligeante avant de s'expliquer plus en détail sur le motif de son appel :

— Pour faire simple, j'ai été contacté cette semaine par une vieille connaissance... Michel Delbos, vous savez l'actuel préfet de police de Paris... Nous avons écumé tous les amphis de la fac de droit et fait les quatre cents coups ensemble quand nous étions étudiants à Paris 1 Panthéon-Sorbonne !

Delpierrot accusa le coup. Pour un scoop, c'était un scoop, Astruc était un proche du préfet de police ! Décidément, cet homme

méritait d'être connu, à tous points de vue...

— Michel, enfin je veux parler du préfet Delbos vous l'aviez compris, m'a chargé officieusement de lui dénicher un élément brillant, habitué à agir seul et prêt à tout quitter pour une mission de la plus haute importance diligentée par le ministère de l'Intérieur ...

— Et bien entendu, vous avez tout de suite songé à ce brave Delpierrot qui se languit derrière son ordinateur depuis que son supérieur hiérarchique s'est fait sauter le caisson pour ne pas finir comme un légume ! De très bons états de service, célibataire durci, habitué à naviguer en eaux troubles en solitaire, bref, le cow-boy idéal pour une magouille gouvernementale bien pourrie !

Astruc savait à qui il avait affaire. Avec Delpierrot il fallait savoir laisser passer l'orage, attendre que la pression retombe et surtout ne jamais l'acculer dans les cordes comme un puncheur abruti de coups son adversaire jusqu'à ce que son manager jette l'éponge.

— Je sais ce que vous ressentez Marco, mais prenez le temps de la réflexion, étudiez le « contre », mais surtout le « pour » de ma proposition, et surtout rappelez-moi la semaine prochaine quelle que soit votre décision !

Delpierrot passa tout son samedi à soulever de la fonte dans une salle de sports rue de la Chaussée de la Madeleine. Cette petite structure sans prétention convenait parfaitement à ses aspirations. Pas de clients « hyper-body-buildés » ni de frimeurs désireux de faire admirer leurs tablettes en chocolat.

Il aurait pu faire quelques économies substantielles en utilisant les équipements sportifs hi-tech de la salle de fitness que la gendarmerie mettait à disposition de son personnel. Cette salle de « torture » moderne était basée en périphérie de la ville, dans la zone industrielle « Nantes-est ». Mais pour Delpierrot, c'était un non-sens de prendre sa voiture pour aller faire du sport et une aberration de croiser le dimanche un bataillon de sportifs estampillés « gendarmerie nationale » ! Il détestait par-dessus tout mélanger boulot et loisirs... Le club de sports KC était bien nommé, si tu ne te méfiais pas de lui, c'est toi qui en sortais « cassé » !

Situé à quelques encablures de son appartement de la rue Rabelais, cette proximité lui permettait de s'y rendre à pied et d'être en accord avec ses convictions sur la pollution engendrée par le trafic automobile. Mis à part cette maigre consolation, il y avait bien longtemps qu'il aurait dû quitter son minuscule studio sans